

MICHELINE CUÉNIN

Mr Desfriches d'Orléans

1715 - 1800

Préface de Jean-Pierre Sueur
Maire d'Orléans

LES AMIS DES MUSÉES D'ORLÉANS

Avant-Propos

La biographie est un genre littéraire difficile. Restituer une vie après coup, c'est courir immanquablement le risque de refaire l'histoire, de transformer le mouvement de la vie, avec ses hasards, ses passions et ses angoisses, en un monument où chaque pierre serait d'emblée posée à la place que lui aurait assignée le maître de l'ouvrage.

On doit remercier Micheline Cuénin d'avoir déjoué ces pièges et de nous offrir avec cette biographie d'Aignan-Thomas Desfriches un livre qui se lit comme un roman, dont l'écriture restitue, chapitre après chapitre, le fil d'une vie où chaque jour ne présage nullement du suivant, tant les rebondissements sont nombreux, et où pourtant émerge, au-delà des circonstances changeantes, la personnalité très originale d'un grand artiste qui avait une singulière intelligence du négoce.

Le livre de Micheline Cuénin est également remarquable en ce que rarement biographie aura autant appris sur une ville, une époque, un pays. Il faut voir là le fruit d'un travail de recherche très minutieux sur un personnage qui, placé au cœur de plusieurs sphères sociales, y joue le rôle d'un prisme qui en révèle les mœurs, les pesanteurs, les désirs et les passions.

L'histoire commence et s'achève à Orléans. De la rue du Tabour à la rue Neuve, c'est toute une société que l'on voit vivre, avec ses paroisses, dont chacune abrite une population spécifique, ses subtiles hiérarchies, son corps de ville, sa noblesse, son clergé, la classe montante des négociants et des industriels de la raffinerie. On y suit les mariages, qui mobilisent force notaires et suscitent d'interminables calculs. On y suit les péripéties qui émaillent l'entrée en fonction du nouvel évêque, Louis Joseph de Montmorency-Laval, pourfendeur d'un parti janséniste qui a les faveurs des élites locales - la ville n'a-t-elle pas offert asile à Quesnel de 1681 à 1684 ?-, ce qui vaut au prélat quelques tomes de "Montmorenciades".

On y suit la construction, quatorze années durant, du nouveau pont, à laquelle veille chaque jour le plus grand ami de Desfriches, l'ingénieur Robert Soyer. On suit encoré la construction de la rue Royale, bâtie de toutes pièces sur l'entrelacs des rues et des ruelles du quartier, et l'on

admire l'habileté de Desfriches qui, devenu "conseiller de ville", invente toute une machinerie financière pour que l'on bâtit enfin les maisons du bas de la rue, derrière les façades des vingt-deux arcades qui restaient désespérément béantes, le coût des "exhaussements préalables" décourageant, jusque-là, les investisseurs.

On y suit enfin - comment s'en étonner ? - les fêtes de Jeanne d'Arc de 1772 où l'on installe, à l'angle des rues Royale et de la Vieille Poterie, l'antique monument dédié à la Pucelle qui se dressait depuis 1458 au milieu de l'ancien pont, monument que Desfriches venait de restaurer et qui ne survivrait pas à l'année 1793.

De l'autre côté de la Loire, on découvre sur la paroisse de Saint-Nicolas-Saint-Mesmin, près du monastère de Micy, la "campagne" - comme on disait alors - de la famille Desfriches, un manoir baptisé "la Cartaudière", environné de vignes. Avec lui l'histoire s'ouvre sur la ruralité si proche, indissociable de la vie orléanaise.

Plus loin, il y a Paris, où Aignan-Thomas Desfriches se rend souvent, où il étudie l'art, auprès de Natoire, où il fait la connaissance des principaux artistes de son temps, où il entretient de nombreuses relations dans tous les milieux. Il y a la France entière, mais plus particulièrement les pays de Loire, où Aignan-Thomas se déplace de longs mois durant pour commercer.

Encore plus loin, il y a les Pays-Bas (la Belgique d'aujourd'hui), terre que Desfriches chérit doublement puisqu'elle est indissolublement vouée au négoce et aux beaux-arts. Et il y a les vastes mers où s'embarque son frère "Locy", futur capitaine au long cours, qui sera le vrai complice de toutes les aventures commerciales - sucre, vin, vinaigre, eau-de-vie, mais aussi grains et pacotilles - et ramènera de ses voyages le nègre Paul, qu'immortalisera le sculpteur Pigalle.

Comment ne pas voir que tous ces espaces, proches ou lointains, ces innombrables déplacements, sont reliés par l'invisible fil d'Ariane qu'est la constante fascination qu'éprouve Desfriches pour "l'espace du dessin". Il ne se déplace pas sans mines, ni papier. Il n'est pas de voyage dont il ne revienne avec des esquisses, pas de paysage aimé ou de scène de la vie quotidienne qu'il ne croque ; il n'est pas d'hôte qui ne soit payé par une œuvre graphique.

Il y a un "style Desfriches" que Micheline Cuénin décrit soigneusement, suivant les évolutions qui conduisent des premiers paysages aux œuvres majeures où l'on admire la Ville d'Orléans, son fleuve, ses clochers, sa population minutieusement dessinée, son ancien, puis son nouveau pont (avec les étapes de sa construction !), jusqu'aux délicates miniatures des dernières années.

Cet art est le fruit d'un long apprentissage, de techniques éprouvées ou novatrices (comme le dessin sur tablette), d'un sens aigu de l'observation

mais aussi de ce je ne sais quoi que l'on appellerait volontiers fraîcheur ou tout simplement inspiration, si ces mots n'avaient déjà beaucoup servi.

Desfriches se battit aussi pour créer une *École gratuite de Dessin*. Il faut dire qu'il dut y employer beaucoup d'ardeur, les "financeurs" se décourageant bien vite. Lui, soutient inlassablement cette institution. Le dessin n'était-il pas, comme disait Louis Henry de Longueve, "le premier langage du monde" ?

De même qu'il voulut inscrire les espaces de sa vie dans ses dessins, Desfriches s'employa - en une démarche symétrique et complémentaire - à faire des peintures du monde le paysage de sa vie. Ainsi entreprit-il de constituer une collection unique de tableaux dont beaucoup venaient des Flandres et de Hollande, où les œuvres de Ruysdaël et de Van Goyen côtoyaient celles des Le Nain et de Philippe de Champaigne.

Au dernier étage de la maison de la rue Neuve, son "muzéum" est assurément la "matrice" d'où est né, après tant de tribulations, notre musée des Beaux-Arts. La magnifique exposition *Mémoire du Nord*, dont la part majeure est désormais exposée en notre musée, témoigne de cette évidente filiation.

Quant à l'*École gratuite de Dessin*, il est tout aussi clair qu'elle fut "l'amorce" de notre École des Beaux-Arts, devenue *Institut d'Art Visuel*.

Aignan-Thomas Desfriches aura donc été à l'origine de deux institutions essentielles de notre ville. Il aura été, par son œuvre graphique, le chroniqueur d'une cité en plein essor en même temps qu'un authentique créateur, laissant une œuvre immense.

Il était juste de retrouver ses traces et ce fut le grand mérite de Micheline Cuénin que de faire revivre, au-delà des ombres et des vicissitudes, et sans tomber dans l'hagiographie, cet "homme des Lumières" dont notre ville doit s'honorer.

Que les présentes lignes s'inscrivent donc dans le sillage des décisions des conseils municipaux qui, en 1884 puis en 1912, décidèrent de dédier à Aignan-Thomas Desfriches une partie puis la totalité de la vieille *rue des Noyers* !

Jean-Pierre Sueur
Maire d'Orléans